

lyptus qui était à côté de la ruche, et qui lui donnait de l'ombre.

Les petits garçons font valser ces gousses comme des toupies, et ils les appellent des toupies d'eucalyptus.

— Voici ce que je vais faire, dit la couleuvre. Regarde bien. Attention !

Et, enroulant vivement sa queue autour de la gousse comme une ficelle, elle la déroula à toute vitesse, tellement que la toupie se mit à danser, et à ronfler comme une folle.

La couleuvre riait, et avec raison, parce que jamais une abeille n'a fait ni ne pourra faire valser une toupie.

Mais quand la toupie, qui s'était endormie en ronflant, comme il arrive aux toupies de bois d'oranger, tomba enfin sur le sol, l'abeille dit :

— Cette épreuve est très jolie, et je ne pourrai jamais la réussir.

— Alors, je te mange ! s'écria la couleuvre.

— Un moment ! je ne puis pas faire ça ; mais je fais une chose que personne ne fait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Disparaître.

— Comment ? s'écria la couleuvre, en faisant un bond de surprise. Disparaître sans sortir d'ici ?

— Sans sortir d'ici.

— Et sans te cacher sous terre ?

— Sans me cacher sous terre.

— Eh bien ! Fais-le. Et si tu ne le fais pas, je te mange aussitôt, dit la couleuvre.

Le fait est que pendant la valse de la toupie, l'abeille avait eu le temps d'examiner la caverne, et elle avait vu une petite plante qui poussait là. C'était un tout petit arbuste, presque une herbe, avec de grandes feuilles de la dimension d'une pièce de deux sous.

L'abeille vint se placer contre cette petite plante, en ayant soin de ne pas la toucher, puis elle dit :

— Maintenant, à mon tour, madame la couleuvre. Faites-moi le plaisir de vous retourner, et de compter jusqu'à trois. Quand j'aurai dit : "trois", vous pourrez me chercher partout. Je n'y serai plus.

Et c'est ce qui arriva, en effet. La couleuvre dit, très vite : "un... deux... trois", se retourna, et ouvrit la bouche aussi grande qu'elle put de surprise : il n'y avait plus personne. Elle regarda en haut, en bas, de tous les côtés. Elle examina les coins, la petite plante, tâta toutes choses avec la langue. Inutile : l'abeille avait disparu.

La couleuvre comprit alors que si son épreuve de la toupie était très bonne, l'épreuve de l'abeille était simplement extraordinaire. Qu'avait-elle fait ? Où était-elle ?

Il n'y avait pas moyen de la trouver.

— C'est bon ! s'écria-t-elle enfin. Je m'avoue vaincue. Où es-tu ?

Une voix qu'on entendait à peine — la voix de la petite abeille — sortit du milieu de la caverne :

— Tu ne vas rien me faire ? Je puis compter sur ton serment ?

— Oui, je te le jure. Où es-tu ?

— Ici ! répondit l'abeille, apparaissant subitement d'entre une feuille fermée de la petite plante.

Que s'était-il passé ? Une chose bien simple. La plante en question était une sensitive, plante curieuse, mais commune en certains climats, qui a la particularité de refermer ses feuilles au moindre contact. C'est pourquoi, au contact de l'abeille, la feuille s'était refermée, cachant complètement l'insecte.

L'intelligence de la couleuvre n'était jamais arrivée à se rendre compte de ce phénomène ; mais l'abeille l'avait observé, et en avait profité pour sauver sa vie.

La couleuvre ne dit rien, mais elle resta fort irritée de sa défaite, tant et si bien que l'abeille passa toute la nuit à rappeler à son ennemie la promesse qu'elle lui avait faite de la respecter.

Ce fut une nuit longue, interminable, qu'elles passèrent toutes deux accrochées contre la paroi la plus haute de la caverne, parce que l'orage s'était déchaîné, et que l'eau pénétrait là-dedans comme un fleuve.

Il faisait très froid, en outre, et l'obscurité la plus complète. De temps en temps, la couleuvre éprouvait l'envie de se jeter sur l'abeille, et celle-ci alors croyait sa dernière heure arrivée.

Jamais, jamais, l'abeille n'aurait cru qu'une nuit pût être si froide, si longue, si horrible. Elle se rappelait sa vie de naguère, où elle dormait toutes les nuits dans la ruche bien chaude, et alors elle pleurait en silence.

Quand vint le jour et que le soleil se leva, car le temps s'était remis, elle s'envola, et, de nouveau, pleura en silence devant la porte de la ruche, œuvre de l'effort de sa tribu. Les abeilles de garde la laissèrent passer sans rien lui dire, parce qu'elles comprirent que celle qui revenait n'était plus la promeneuse fainéante d'avant, mais une abeille qui, en une seule nuit, avait fait le dur apprentissage de la vie.

C'était cela, en effet. Désormais, nulle d'entre elles ne recueillit autant de pollen ni ne fabriqua tant de miel. Et quand l'automne arriva, avec le terme de ses jours, elle eut encore le temps de donner une dernière leçon, avant de mourir, aux jeunes abeilles qui l'entouraient :

— Ce n'est pas notre intelligence, mais notre travail, qui nous rend si fortes. Je ne me suis servi qu'une seule fois de mon intelligence, et ce fut pour sauver ma vie. Je n'aurais pas eu besoin de cet effort, si j'avais travaillé comme toutes les autres. Je me fatiguais autant à voler de ci de là que si j'eusse travaillé